

---

## La littérature de jeunesse, outil d'émancipation ?

---

« *Personne ne libère autrui, personne ne se libère seul, les hommes se libèrent ensemble.* », Paulo Freire

### **Le monde est neuf chaque jour, il nous appartient de le déchiffrer**

Se souvenir du Val Fourré (quartier de Mantes-la-Jolie) et de Pierre Bourdieu citant, devant un public pratiquant l'anti intellectualisme, le sociologue algérien Abdelmalek Sayad dont il édita le livre posthume : « *Ce livre, c'est vous, c'est votre histoire, vos expériences. C'est une boîte à outils pour vous prendre en main. Si vous vous privez de ce livre sous prétexte qu'il a été écrit par un universitaire, vous vous privez d'un instrument qui vous permettrait de comprendre votre propre situation et d'être un peu moins écrasée par elle.* »<sup>1</sup>

Se souvenir de Pierre Bergougnoux évoquant ses expériences d'enfant « *dépourvues d'écho dans le registre éclatant, prestigieux, sacralisé de la littérature* », condamnées à n'exister « *qu'une seule fois, dans les choses elles-mêmes* »<sup>2</sup> : « *Enfant, j'avais l'intuition de choses noires. Puis, progressivement, de quelque chose de dévitalisé, de la condamnation de toute une classe, la petite paysannerie, à une mort sociale. Tous ces départements ruraux étaient ensevelis dans une ignorance profonde. On n'avait pas de légende. Je vivais des choses qui m'étaient plus ou moins obscures, et sur lesquelles les adultes ne pouvaient pas eux non plus me renseigner. Les livres dont on nous parlait à l'école renvoyaient toujours à des lieux dont rien ne prouvait qu'ils existaient, par exemple la campagne berrichonne de George Sand, couverte de moisson, tandis que le lieu qui était revêtu de l'existence palpable, concrète, n'était pas légendé. Nous étions amputés vifs de ce texte censé accompagner l'aventure collective du pays depuis la fin du Moyen Âge. Même la littérature nous avait oubliés.* »<sup>3</sup>

Toute médiation culturelle pose la question du rapport des productions à leur public, de la capacité des œuvres à prendre en compte toutes les vies, à soutenir tous les individus dans leur construction globale (émotionnelle, cognitive, culturelle, sociale) : « *L'éducation populaire est une pratique culturelle de résistance*, écrit le pédagogue belge Jean-Pierre Nossent. *Ou plus exactement de mise en œuvre d'une culture de la résistance. Résistance à quiconque voudrait réduire les individus et les groupes sociaux à un objet pour le capitalisme qui tente de les enchaîner au service de biens de consommation, tant par leur inclusion dans son système que par l'exclusion de certains.* »

Dans *Un beau livre*, deux lapins lisent, au terrier, un livre trouvé par hasard. Tout ce qu'ils découvrent, parle de la puissance des lapins (ils jouent aux boules, volent comme des oiseaux, terrassent le dragon, ils sont ravitaillés par le renard). Séduit, Ernest, le plus jeune, se sent pousser des ailes quand son frère, plus âgé, lui conseille de redescendre sur terre, de « *faire preuve de jugeote* », de « *ne pas croire tout ce qu'il y a dans les livres* ». « *Est-ce qu'on peut faire semblant d'y croire pour s'amuser ?* », demande le benjamin. Ah ! ça on peut, c'est même fait pour ça et les deux frères se replongent aussitôt dans leur livre tout à l'éloge des lapins, dompteurs de redoutables carnivores. Le rapport de force s'est même inversé et, sur l'image, d'immenses lapins dominant des renards riquiqui. Mais, alors qu'ils tourment le dos au monde, alors qu'ils « *s'amuse* », les deux lecteurs, pris par leur activité, sont dangereusement rattrapés par la « *vraie vie* » : « *un renard bien réel* » est prêt à les avaler. Dos au mur, sans autre moyen de défense que le livre, les deux frères s'en servent pour assommer l'assaillant et lui coller le bouquin entre les dents avant de conclure ainsi :

- « Tu vois », remarqua Ernest, « les livres c'est très utile ».
- « Il faudra vite en trouver un autre », dit Victor.
- « Oui, un gros, bien solide, avec de belles histoires dedans » conclut Ernest.

---

<sup>1</sup> <http://www.homme-moderne.org/images/films/pcarles/socio/cyran.html>

<sup>2</sup> <http://www.telerama.fr/livre/pierre-bergougnoux-l-ecrivain-qui-veut-follement-conserver-la-memoire.77598.php>

<sup>3</sup> <https://www.la-croix.com/Culture/Livres-Idees/Livres/Litterature-et-sociologie-des-liens-feconds-2014-02-13-1106051>

Un *beau livre* (pas un bon livre) est ici une arme de légitime défense (*solide*) au contenu agréable (*de belles histoires dedans*), un miroir flatteur pour ses lecteurs à condition *de ne pas prendre à la lettre* tout ce qu'il y a dedans, juste *faire semblant*. La référence au *mentir-vrai* d'Aragon dit la supériorité des histoires quand, au lieu de reproduire la réalité (certaines réalités), leurs reflets éclairent la complexité des rapports humains en ne séparant pas ce qui relève de l'individu (le psychologique) de ce qui provient de l'organisation sociale (le politique).<sup>4</sup> Les beaux livres organisent des détours (théoriques, poétiques) pour mieux revenir au monde.

### La lecture naît de la vie et retourne à la vie<sup>5</sup>

On a tous en mémoire ces visages de jeunes enfants s'illuminant quand ils retrouvent leurs objets quotidiens, leurs animaux préférés, leurs comparses sur les pages... et s'extasiant quand, au coin d'une page, c'est leur propre visage qui apparaît (*Beaucoup de beaux bébés, Mais qui épie la pie ? Prendre et donner*). Ayant filmé 700 mères de milieux sociaux divers faisant la lecture à leur enfant, des chercheurs<sup>6</sup> ont constaté que si presque toutes se mobilisaient sur le sens (description des images, définition des mots), moins de la moitié faisait un lien entre le récit et la vie des enfants. A 4 ans, les enfants les plus performants en langage « *sont ceux qui ont été régulièrement amenés à comparer l'histoire lue avec leur propre expérience quand les plus faibles sont ceux dont les mères ont privilégié le résumé de l'histoire.* ».<sup>7</sup> Si on ne les en empêche pas, les enfants font des liens constants entre les pages et leur vie parce que c'est comme ça qu'ils ont toujours appris, en observant, en associant, en comparant et leurs références sont d'abord concrètes :

- dans *Les Trois petits pourceaux*, apercevant le motif de la serviette de table du cochon, à la fin de l'album, un enfant pense qu'elle a été achetée dans un magasin Tati dont il reconnaît le motif « vichy » ; cette remarque est une référence culturelle (si on veut bien lui donner ce statut<sup>8</sup>), elle s'ajoute à celles que peut faire l'adulte lettré (avec le loup de *Plouf !*, du *Roman de Renart*, avec *le renard et le bouc de La Fontaine*...).<sup>9</sup>
- dans *Je suis Tout*, la photographie du moulin à vent pousse un très jeune enfant à « sortir du récit » pour partager une comptine avec sa maman pour laquelle il entonne chaque fois « *Meunier tu dors* »
- dans *Drôle d'œuf*, le canard a tricoté quatre chaussons à l'animal sorti de l'œuf qu'il couvait. Savait-il qu'un alligator était à l'intérieur ? Est-il devin ? A-t-il caché cette information aux autres oiseaux ? Pas du tout répond un enfant qui justifie les quatre chaussons par la nécessité d'avoir une paire de rechange tant les bébés se salissent.

Bernard Friot a consacré une « histoire pressée » à ce phénomène d'identification nécessaire pour entrer dans la lecture : « *Il était une fois un enfant qui ne croyait pas aux histoires. (...) Un jour, je lui ai demandé de s'asseoir à côté de moi sur le canapé et je lui ai raconté une histoire. L'histoire d'un enfant qui ne croyait pas aux histoires. (...) C'est drôle, cette histoire, je la vois et je la sens. C'est comme si j'étais dedans. Tu pourrais me la raconter encore une fois ?* ».<sup>10</sup>

Trouver des livres qui disent quelque chose de toutes les vies et sur lesquels chacun a des choses à dire, accepter l'émergence de tous les points de vue quels que soient leurs origines, leurs intentions pour ne pas démunir les lecteurs qui ont « *un contact moyen avec la lecture savante* » en les mettant en porte-à-faux « *entre une culture originare abolie et une culture savante qu'on a assez fréquentée pour ne plus pouvoir parler de la pluie ou du beau temps, pour savoir tout ce qu'il ne faut pas dire, sans avoir plus rien d'autre à dire* ». <sup>11</sup> Le choix des livres doit s'adresser à toutes les expériences et si les livres existants se détournent de certaines vies ou s'ils les ramènent toutes au même point de rencontre, il appartient aux jeunes générations d'inventer les livres absents pour résoudre l'immensité des questions non réglées par des siècles de lecteurs et d'auteurs « cultivés ».

---

<sup>4</sup> <https://bibliobs.nouvelobs.com/essais/20130131.OBS7417/pourquoi-les-romanciers-francais-devraient-lire-bourdieu.html>

<sup>5</sup> Manifeste de Peuple et Culture, 1945

<sup>6</sup> *Repères n° 50*, Sylvie Cèbe et Pierre Sève, « Lire en maternelle : la lecture avant que de savoir lire », éditions@ens-lyon.fr

<sup>7</sup> Cité par Sylvie Cèbe dans *Repères n° 50*, p. 9, déjà cité

<sup>8</sup> « *L'intolérance esthétique a des violences terribles. L'aversion pour les styles de vie différents est sans doute une des plus fortes barrières entre les classes.* », Pierre Bourdieu, *La Distinction*, Minuit, 1979, p. 60

<sup>9</sup> Voir « La révolte esthétique d'Annie Ernaux, Littérature modeste et conte populaire face aux codes sociaux », Pierre Bras, in *Annie Ernaux, Un engagement d'écriture*, Presses Sorbonne nouvelle, 2015

<sup>10</sup> *Histoires pressées*, Bernard Friot, Milan, 1991, pp. 9-12

<sup>11</sup> Pierre Bourdieu, *Pratiques de la lecture*, Roger Chartier dir., Petite Bibliothèque Payot, 1985, pp. 279-280

Dans *Le Petit Guili*, divers animaux héritent, tour à tour, de la couronne du roi déchu et cela les rend tous autoritaires et pompeux. S'étonnant des effets néfastes de la couronne (du pouvoir), l'oiseau (Guili) la jette dans l'eau avec l'espoir de s'en débarrasser : mais l'objet tombe sur la tête d'un poisson impatient, comme le prédit son prénom (Néron), de régner sans partage. Comment se préserver des gouvernances despotiques ? Le livre n'est pas là pour le dire mais pour que cette question apparaisse comme non résolue et urgente à penser collectivement.

Dans *Le Canard fermier*, un pauvre canard est exploité par un fermier paresseux et despotique. « *Ça va le travail ?* », demande-t-il sempiternellement au canard exténué tandis qu'il mange des friandises dans son lit. Les animaux de la ferme, compatissants, se consultent pour élaborer un plan de libération de leur camarade opprimé : ils exproprient le fermier et se partagent les tâches agricoles. Mais, sur la dernière image, seul le canard ne fait rien, tout occupé à diriger d'une aile autoritaire ses anciens compagnons soudain dominés. Les libérateurs deviennent-ils tous des tyrans ? Comment se débarrasser de la monopolisation du pouvoir ?

Dans *Zette et Zotte*, des ouvrières ont mené la lutte au sein de leur entreprise pour éviter sa délocalisation. L'une, Zette, s'est engagée sans équivoque, l'autre Zotte, a tenté de « *faire des zeurs-sop pour gagner plus de beurre dans les zépinards* ». A la fin de l'album, quand les grévistes célèbrent la victoire, Zotte conclut : « *Bravo, t'as gagné. En plus tu vas être le chef, maintenant, puisque tout ça c'est grâce à toi.* », « *Mais t'as rien compris du tout, ma Zotte ! Y'a pas de chef. On décide toutes ensemble et on partage tout. Sinon ça recommence.* » Un élément de réponse à verser au débat ouvert par les albums précédents car les livres, qui s'écrivent les uns par rapport aux autres, doivent se lire les uns par rapport aux autres.

Être lecteur c'est comprendre que les œuvres n'existent pas côte à côte mais qu'elles forment un système et savoir s'orienter dans ce système.

### **Négocier publiquement le sens**

A l'affrontement du conflit, les livres préfèrent souvent l'entraide, une solidarité qui, au nom d'un humanisme, peut apparaître comme une « prothèse sociale » faisant l'économie des rapports sociaux et donc des discussions. C'est donc aux médiateurs de trouver le moyen de ne pas s'en tenir à des fins apparemment closes et de prolonger les récits à partir des voies suggérées par l'écriture et par les images. Dans *Une soupe au caillou*, par exemple, alors qu'un loup s'est invité chez la poule pour partager une soupe au caillou, les voisins débarquent l'un après l'autre avec un légume différent pour améliorer le repas et surtout faire bloc autour de leur amie. Le loup s'en va sans avoir pu commettre son méfait. Peut-on fermer tranquillement le livre en se disant que le « méchant » a été réduit par la solidarité des faibles ? Qu'advient-il dans le village voisin si la nouvelle proie est seule, sans entourage pour se défendre ? Se débarrasser du loup localement, c'est déplacer le problème de la domination, pas l'éradiquer.

La « mise en scène » de la domination (d'une espèce sur l'autre, d'une classe sur l'autre) n'est pas facile à assumer pour les éducateurs : peur d'embrigader les enfants, de les décourager, de déclencher des débats préjudiciables à la bonne entente recherchée par nombre d'animations culturelles majoritairement financées par les fondations privées qui, à travers leurs subventions, veillent à ce que les actions installent (ou fassent croire à) un climat social apaisé. En se professionnalisant, en s'organisant, les instances d'éducation populaire ont ainsi progressivement posé la lecture comme un acte de loisir « *temps gagné sur le travail spolié, du temps pour oublier le travail, pour tenter de s'en remettre. Et s'y remettre.* »<sup>12</sup> L'objectif de l'éducation populaire visait une émancipation individuelle et collective qui passait par la prise de conscience de chacun et de tous des mécanismes de domination. D'où la nécessité de disposer de livres non consensuels mais propres « *à réveiller les contradictions, à faire conflit, à construire les situations et les procédures visant à augmenter notre puissance individuelle et collective d'agir, et ainsi à nous ouvrir les chemins d'une émancipation entendue comme dégagement de la place qui nous a été assignée par les conditions sociales, les appartenances culturelles, le genre, ou encore les handicaps de toutes sortes.* »<sup>13</sup>

---

<sup>12</sup> « Où l'on revient sur la notion d'éducation populaire », Jean Foucambert, *Les Actes de Lecture* n° 87, septembre 2004, en ligne sur le site de l'AFL : [www.lecture.org](http://www.lecture.org) (rubrique Les Actes de Lecture)

<sup>13</sup> Christian Maurel, *Éducation et puissance d'agir*, Les processus culturels de l'émancipation, L'Harmattan, 2010

## Décrypter les rapports de domination

### *Prise de conscience individuelle*

Jerome Bruner cite ces grands livres qui ont su explorer les tensions sociales dans l'intimité des psychismes individuels et dans le témoignage des histoires collectives ; pour lui, *Les Raisins de la colère* ou *La Case de l'oncle Tom* ont « profondément remis en cause la légitimité d'un tas de poussière américain abandonné aussi sûrement que celle de l'esclavage d'avant-guerre. »<sup>14</sup> L'émancipation individuelle consiste à sortir du conditionnement familial et social, « s'autoriser à gagner en audace, en créativité, en capacité à penser par soi-même, se questionner sur l'état des choses, comprendre qu'il n'est pas immuable, se sentir habilité à, capable de, ne pas s'autocensurer ni s'autolimiter à la place qui nous est assignée par les rapports sociaux, le genre, la culture d'origine. »<sup>15</sup> Les albums regorgent de héros qui doivent reconfigurer leur identité comme Hippolène qui a perdu sa grand-mère et apprend à ne plus avoir peur d'elle-même (*L'Arbre sans fin*) ou Okilélé qui doit se faire une place dans une famille maltraitante sans rien oublier du malheur passé (*Okilélé*).

- « *Je n'ai pas peur de toi* », dit le monstre Ortic à Hippolène de retour de son voyage au bout d'elle-même. « *Moi non plus je n'ai pas peur de... moi* », répond la jeune héroïne.
- Dans *Okilélé*, la famille a reconstruit la maison exactement comme avant sans rien changer alors que cette maison avait été l'espace de maltraitements contre le héros.

Claude Ponti mène loin cet affranchissement en valorisant la famille élective : « *Tes parents sont lourds, fatigants, avares, collants, velus, piquants, barbants, casse-pieds, glissants ? CHANGE ! Ils sont grognonnants, dégoulibavants, bavardissants, crottedenazants, mangepropremants ? CHANGE ! Ils t'ennuient, ils sont insupportables, ils ne t'écoutent pas, ils rangent ta chambre, ils marchent sur tes jouets, ils refusent de te laisser la maison, ils t'emmènent en Ouikenn'd ? CHANGE DE PARENTS !* »

Chez Philippe Corentin, le chien veut devenir chat pour se reposer (*Le Chien qui voulait être chat*), le crocodile, qui n'en mange jamais, veut goûter une petite fille (*N'oublie pas de te laver les dents !*) et certains souriceaux imaginent même changer de régime alimentaire, devenir insectivores, pour sortir de leurs limites biologiques et voler, par exemple, comme des oiseaux et (*L'Afrique de Zigomar, Zigomar n'aime pas les légumes*).

L'émancipation, chez les mineurs, doit souvent faire avec l'excès d'affection des parents qui retiennent leur progéniture par les sentiments (*Je vais me sauver*) et quand ils décident de partir, certains petits doivent assumer de laisser leurs parents seuls (*Laurent tout seul*). L'émancipation individuelle est parfois un processus bien plus coûteux que l'aliénation<sup>16</sup> tant nous sommes devenus des complices de ce qui nous opprime : « *De tant d'indignités, que les bêtes mêmes, ou ne sentiraient point, ou n'endureraient point, vous pouvez vous en délivrer, si vous essayez, non pas de vous en délivrer, mais seulement de le vouloir faire. Soyez résolu de ne servir plus, et vous voilà libres.* » écrivait La Boétie dans *Le Discours de la servitude volontaire*. Encore faut-il que l'émancipation, ses utopies et ses contradictions, soient donnés à penser, à rêver, à débattre.

Dans *L'Île aux lapins*, deux lapins décident de fuir l'élevage industriel et la mort promise. Après une courte euphorie, Gros Gris, le plus âgé, décide de rentrer : ni la beauté de la nature, ni le chant des grillons, ni le goût de l'herbe ne le rassurent. Ayant perdu ses instincts (ou ne les ayant jamais développés), il préfère à l'imprévu du monde libre, la sécurité de la cage : « *Je ne trouve pas la nourriture à laquelle je suis habitué et puis je n'ai jamais creusé de terrier. J'aimerais rentrer chez nous.* » : Petit Brun, le benjamin, accepte les risques liés à la sortie de l'aliénation (assurer sa survie, se défendre, se nourrir...). En raccompagnant Gros Gris à l'usine, il se trompe d'abord de domicile, confondant l'immeuble des humains (cabane à lapins<sup>17</sup>) avec l'exploitation agricole. Les deux bâtiments ne sont pas seulement ressemblants, ils sont identiquement situés en périphérie d'une jolie petite station balnéaire, cachés derrière une barrière d'arbres comme des problèmes tenus à distance. A la fin, Petit Brun croise un hérisson. Deux souffles animaux, deux cœurs battants : vont-ils s'unir pour affronter la vie sauvage ?

<sup>14</sup> Jerome Bruner, *Pourquoi nous racontons-nous des histoires ?*, Retz, 2002, p. 88

<sup>15</sup> Christian Maurel, déjà cité

<sup>16</sup> Voir aussi la trilogie de Claude Ponti (*Mô-Namour, La Venture d'Isée, L'Avie d'Isée*) où la jeune héroïne a au moins besoin de trois récits pour espérer se libérer d'un abus de confiance imposé dans sa petite enfance par un puis deux puis plusieurs monstres.

<sup>17</sup> Nous sommes des Français entassés les uns sur les autres, dit un habitant du Val Fourré à Pierre Bourdieu.

### ***Prise de conscience collective***

Se libérer individuellement c'est se libérer des dominations intériorisées : structurelles (racisme, patriarcat, hétéronormativité, capitalisme) ou propres à chaque groupe (ancienneté, savoir...). Dans *La Promesse de l'ogre*, Rascal imagine un fils ne pas protéger de la mort son ogre de père, incapable de gérer ses pulsions sinistres. La littérature offre de nombreuses occasions de se mettre à la place des personnages, de sortir de la position d'extériorité voulue par certaines formes de lecture analytique, pour s'engager dans les enjeux du texte en situation d'acteur, devenir garant d'un sens qui place chaque individu comme agent (agi et acteur) du fonctionnement social.

Dans *La Moufle*, des animaux de tailles différentes (certains sont énormes) tentent de trouver refuge dans une moufle abandonnée dans la neige. Les coutures de la mitaine souffrent, se distendent mais ne craquent vraiment que lorsqu'une fourmi fait son entrée. Tous les autres occupants, bien plus gros qu'elle et donc plus imputés dans la dislocation du gant, l'accusent de ce méfait. La fourmi est-elle coupable parce qu'elle est la dernière arrivée (droit du premier arrivé), parce qu'elle est la plus faible (raison du plus fort) ou, comme le pensent certains enfants, parce qu'elle gratte, qu'elle pique, qu'elle envahit les placards à provisions, qu'elle est noire (discrimination) ? Quand on manque de place à l'intérieur, que le logis manque de s'écrouler et que la saison est rude, peut-on, doit-on accueillir une vie de plus, même infime ?

Dans *L'Abri*, trois familles animales se préparent à affronter l'ouragan en se calfeutrants dans leur habitation préalablement achalandée de ressources (aliments, chauffage...) lorsque deux formes inconnues, deux ours, s'approchent pour demander l'hospitalité. Personne ne leur ouvre la porte prétextant un manque de place, un manque de nourriture, etc. Seul un petit renard confie une lampe aux deux étrangers qui parviennent à se construire un abri sous la neige de plus en plus abondante. Mais la tempête est si forte qu'elle détruit les abris des sédentaires épargnant la grotte éphémère des êtres de passage. Les plantigrades, considérés comme revêches (« c'est un ours » désigne souvent un ermite), vont-ils se montrer plus accueillants que les autochtones ? Que ferait-on à leur place ?

Dans *La Diablesse et son enfant* une diablesse frappe la nuit aux portes d'un village. Elle a perdu son enfant et demande qu'on l'aide à le retrouver. Elle est si émouvante, si perdue, que les habitants sont touchés mais, à peine aperçoivent-ils ses pieds de chèvre qu'ils lui ferment la porte au nez, se barricadent chez eux et font courir la rumeur de sa dangerosité et du risque d'un enfant diabolique infiltré parmi eux. Une fillette, désignée comme une menace potentielle à cause d'une claudication, est chassée du village et recueillie par l'étrangère qui retrouve à son contact ses pieds humains, sa maison perdue, un enfant à serrer dans ses bras. Qui aurait ouvert sa porte à l'étrange visiteuse en pleine nuit ? Comment dépasser les valeurs héritées, les « délit de faciès » et autres mauvaises réputations ?

### ***Prise de conscience sociale***

Les situations humaines ne sont pas dues au hasard, il n'y pas de fatalité : tout dysfonctionnement, toute injustice, pour un individu ou pour une communauté d'individus, doit générer des contre-pouvoir, faire rechercher des alternatives en libérant son imaginaire, en osant l'utopie, en se donnant des objectifs atteignables : « *se mettre dans une dynamique où l'on va produire l'histoire, et pas seulement la subir* ». <sup>18</sup> Poser des actes pour changer de mentalité, transformer son rapport à l'environnement naturel et social, s'appuyer sur la mémoire des luttes pour pratiquer une démocratie vivante, capable de prendre en charge les problèmes sur un mode autogestionnaire. Ce qui entretient la soumission, écrit Jacques Rancière, ce n'est pas tant l'ignorance que le doute sur sa capacité de faire changer les choses. <sup>19</sup>

Dans *La Revanche de Lili Prune*, la jeune héroïne est découragée par l'indifférence de ses parents face à son inépuisable capacité d'invention qui en fait l'égale des plus grands découvreurs (Hubble, Newton...). Elle quitte la maison, apprend tant et plus de ses rencontres, se marie, devient mère, se confronte aux limites de l'intelligible et rentre dans son village pour s'installer en périphérie, un peu en hauteur. Là, périodiquement, une Araknasse Corbillasse vient terroriser les habitants, détruire les habitations, semer la panique et la mort. Forte de ses savoirs, Lili Prune, ne s'érige pas en sauveuse suprême (même si on lui construit une regrettable statue) mais organise la résistance collective : à la fin d'une danse endiablée c'est un « citoyen » comme les autres, parfaitement inconnu des lecteurs, (Haldebert Duvenduvet) qui écrase l'« agresseuse » grâce à l'action globale.

---

<sup>18</sup> Christian Maurel, déjà cité

<sup>19</sup> [https://www.scienceshumaines.com/rencontre-avec-jacques-ranciere-l-emancipation-est-l-affaire-de-tous\\_fr\\_27148.html](https://www.scienceshumaines.com/rencontre-avec-jacques-ranciere-l-emancipation-est-l-affaire-de-tous_fr_27148.html)

Les rapports de domination existent en temps de conflit mais aussi en situation ordinaire, à l'école par exemple, où l'autorité du « maître » est rarement remise en question.<sup>20</sup> Occasion de ressortir, entre autre, des titres comme *Le Problème* de Marcel Aymé ou *Le Géranium sur la fenêtre vient de mourir mais toi maîtresse tu ne t'en es pas aperçue...* Les rapports de domination sévissent principalement dans le monde du travail<sup>21</sup> que peu d'albums abordent pour les dénoncer et pour tenter de trouver des solutions qui n'inversent pas les rôles en remettant le pouvoir absolu dans les mains des opprimés peu préparés à ne pas en abuser.

Dans *Le Gentil P'tit lapin*, l'innocent mammifère se fait piéger en mangeant une carotte placée sur son chemin par un loup : un leurre. Conduit dans une usine, il est utilisé pour y fabriquer des pièges à lapins « *que le loup vend à tous les loups du coin pour qu'ils puissent attraper plein de lapins* ». Les cadences sont « infernales », les salaires misérables et la menace permanente : « *Ceux qui ne travaillent pas finissent en pâté ou en civet !* ». Alors, le gentil p'tit lapin blanc imagine un piège pour se débarrasser du loup « *trop méchant* » et prendre, avec ses camarades, la direction d'une usine de pièges à loups « *qu'ils vendent à tous les lapins du coin pour qu'ils puissent attraper plein de loups* ».

Dès le titre, *Le Grand méchant lapin blanc*<sup>22</sup>, suggère une inversion (on parle généralement du grand méchant loup noir) ; dans cet album, les vivres viennent à manquer « *Plus de carottes ni de navets et les cailloux sont immangeables.* » Pour le grand lapin blanc, les fautifs sont les lapins noirs « *qui prennent toutes nos denrées* » et les lapins gris « *qui font trop d'enfants* ». Un petit lapin mène l'enquête et découvre que c'est le grand lapin blanc qui détourne les richesses. Pour le récompenser de son travail, les autres l'élisent à la place de président. Zette avait déjà fait remarquer à Zotte que ça ne changerait rien et qu'il n'y avait pas d'autre solution que l'autogestion.

Dans *Machin Chouette*, le chien de chasse qui en a marre de courir après le gibier, cherche un emploi plus confortable : « *Où tu travailles* », lui dit le lapin, « *où tu finis dans une casserole* ». Et tout en lui énumérant la vache qui produit du lait, la poule qui produit des œufs etc., il décrit la condition des animaux domestiques soumis à l'exploitation des humains. Il n'y a que le chat qui, jouissant d'un statut privilégié, dispose du gîte et du couvert, se déplace à sa guise coulant des jours tranquilles jusqu'à sa mort naturelle. Mais ce privilège est tellement convoité que le chien se résout à trouver une autre situation parfaitement oisive : la place du poisson rouge dans le bocal.

Comment présenter la production salariée autrement que comme « *l'asservissante subordination des individus à la division du travail et, avec elle, de l'opposition entre le travail intellectuel et le travail productif* » ? Comment préfigurer « *le travail retrouvé, réconcilié, libre, qui ne sera plus alors le moyen de gagner sa vie mais, lui-même, le premier besoin vital.* »<sup>23</sup> Ils sont si rares ces ouvrages que c'est l'occasion de saluer l'entreprise de Christian Bruel, Katy Couprie et Thierry Magnier qui, dans *D'ici là, un genre d'utopie*, envisagent autrement les répartition des tâches entre les êtres humains mais aussi les robots pour que le travail soit un moyen d'émancipation, la production jamais coupée des activités de formation et la vie en société toujours affaire de collégialité : « *Nombreux équipements collectifs. Les androïdes, imprimables en trois dimensions, assurent les tâches domestiques, la sécurité et la maintenance des sources d'énergie renouvelable. Derrière ce mur, un verger et le grand potager protégé des vents d'est. (...) Quatre récoltes garanties par an. Et nous arrivons à la grande halle. Salles d'étude, immédiate, l'auditorium très pratique également pour les assemblées générales.* »

Parce que la conscientisation sans action ne crée qu'une illusion de changement, nous serons des éducateurs si nous activons et rassemblons tous ceux qui, dans le corps social, ont vraiment besoin que les « jeunes » recourent à l'écrit pour penser le monde et produisent des écrits dans un groupe qui attend de les lire. Il ne s'agit pas de faire du prosélytisme pour la lecture mais de faire exister le besoin social auquel tout individu, jeune ou moins jeune, saura facilement répondre dès lors qu'il ressent que sa lecture lui est utile et profite à son environnement.

---

<sup>20</sup> Se souvenir de Jean-François Copé révolté qu'on remette en cause les pouvoirs en dénudant leurs représentants (les parents, les enseignants, les patrons) : *Tous à poil !*, Claire Franek, Marc Daniau, Le Rouergue, 2011

<sup>21</sup> Voir *Et voilà l'travail ! Les représentations du monde du travail dans la littérature pour la jeunesse*, *Les Cahiers du CRILJ* - n° 4, 2012 (<http://www.crilj.org>)

<sup>22</sup> <http://alombredugrandarbre.com/?p=2766>

<sup>23</sup> « Où l'on revient sur la notion d'éducation populaire », déjà cité (incluse une citation de la *Critique du Programme de Gotha*, Marx)

## Agir dans la cité

Les personnages de *D'ici là, un genre d'utopie* ne veulent plus ni « commander, ni obéir, même à une majorité » et n'adoptent que les décisions prises à l'unanimité, au terme de débats « jusqu'à pas d'heure ». Les enfants se forment « tout naturellement » au sein de cette société éducatrice dans laquelle ils existent en tant qu'acteurs intervenant dans la cité pour donner leurs points de vue et peser sur les décisions. Dans ce cadre, les livres ne sont pas là pour apporter des réponses mais pour aider à mieux formuler les questions et « ouvrir des chantiers sur les lieux mêmes du désarroi et de l'impuissance. »<sup>24</sup>

## Les enfants de Desnos

Écrire de l'inédit sur « les lieux mêmes du désarroi et de l'impuissance », Robert Desnos s'y est employé : la lecture de ses poèmes, fantaisistes, énigmatiques, produit un bonheur collectif immédiat et pourtant, ni les *Chantefables* ni les *Chantefleurs*, éditées sous l'Occupation, n'ont été inspirées en un temps insouciant et léger. Lors des commémorations des deux guerres (1914-1918/1939-1945), des élèves de CM2 d'un quartier populaire de Compiègne<sup>25</sup> se sont essayés à cette écriture en cherchant à relier les sous-entendus passés aux enjeux actuels (l'appropriation des poèmes a été éclairée par des apports d'information sur la situation historique et l'action du poète dans ce contexte). Chaque poème de Desnos est codé<sup>26</sup> comme un de ces messages secrets diffusés sur les ondes clandestines.<sup>27</sup> Après des lectures approfondies (silencieuses, à haute voix) et des débats, les élèves ont saisi les affres d'un peuple occupé : la méfiance et la peur (*Le léopard*, *La Baleine*), la faim (*Le Seringa*) mais aussi l'espoir (*Le coquelicot*<sup>28</sup>), la solidarité des alliés (*Le lotus*), etc. Ils ont listé les gestes d'écriture, ont repéré les emprunts aux expressions populaires (comptines, proverbes), noté les références aux éléments naturels (flore, faune, saisons) et se sont mis à écrire légèrement sur les angoisses persistantes dans un monde devenu « libre » (peur de devenir SDF, du chômage, de la maladie, la solitude...). Un journal (*Le Pourquoi pas*) a accompagné leur création jusqu'à ce que toute la classe se déplace dans la cité pour porter publiquement la parole d'enfants contemporains malmenés par une autre guerre mondiale, celle du marché économique : lectures au Mémorial de l'Internement et de la Déportation et lors de l'ouverture du congrès des conseillers pédagogiques (« *Citoyens en devenir : toute une histoire, l'histoire de tous* »).<sup>29</sup> Le courage, écrit Jean Jaurès, c'est « comprendre sa propre vie, la préciser, l'approfondir, l'établir et la coordonner à la vie générale... surveiller exactement sa machine à filer ou tisser, pour qu'aucun fil ne se casse, et préparer cependant un ordre social plus vaste et plus fraternel où la machine sera la servante commune des travailleurs libérés. »<sup>30</sup> Ces enfants ont prolongé le travail du poète dont ils se sont sentis proches, concernés par sa vie, inspirés par son travail de résistant.

La lecture n'est émancipatrice que si on prend le temps de dépasser l'« histoire » d'un livre pour s'intéresser à l'histoire que tous les livres racontent à coups de « *propos réducteurs et reproductifs* » et « *qui, à force de reprises, de détournements, de réécritures, agissent sur les perceptions, les croyances, les pensées, les désirs, les comportements, les systèmes sociaux.* »<sup>31</sup> Si nous ne cherchons pas, avec la lecture, à atteindre ce miroir aux alouettes qu'est « la culture commune » mais à disposer d'« *outils d'analyse qui donnent prise conceptuelle et pratique sur les antagonismes dans et par lesquels toute production voit le jour* »<sup>32</sup> alors, la communication sera « *possible malgré la pluralité des codes et en dépit de nos appartenances à des communautés singulières.* »<sup>33</sup> Dans *Le Petit Gulli*, la mère oiseau « *éduqua son enfant en lui donnant tout l'amour du monde et oublia de lui briser les ailes* » malgré l'ordre royal. Contre tous les pouvoirs, demandons aux livres de nous faire oublier notre goût excessif pour la modération et choisir l'intranquille état de liberté.

Yvanne Chenouf (afl@lecture.org)

---

<sup>24</sup> Jean-Luc Nancy, *Que faire ?*, Galilée, 2016.

<sup>25</sup> Classe de Yannick Zarhouni directrice de l'école Pompidou A

<sup>26</sup> Voir le blog de Yves Thouvenel qui a conçu un spectacle sur cette œuvre : <http://yvesthouvenel.blogspot.fr>

<sup>27</sup> Voir *Ici Londres*, Vincent Cuvellier, Aurélie Luneau, Anne Herbauts, Le Rouergue, 2009 (textes lus par Olivier Mellano)

<sup>28</sup> <https://chantecler18.wordpress.com/2012/02/29/valse-des-coquelicots-2/>

<sup>29</sup> Pour un compte-rendu plus complet de ce projet voir « Laissez passer les enfants de Desnos », Yvanne Chenouf, dans *Les Actes de Lecture n° 142*, juin 2018 (revue de l'Association Française pour la Lecture : [www.lecture.org](http://www.lecture.org))

<sup>30</sup> Jean Jaurès, *Discours à la jeunesse* du 30 juillet 1903 au lycée d'Albi.

<sup>31</sup> *Exploitation, interprétation, scénarisation 2* Entretien avec Yves Citton : <http://poupups.ulg.ac.be/2031-4981/index.php?id=1374>.

<sup>32</sup> Jean Foucambert « Culture commune » : [http://www.lecture.org/revues\\_livres/actes\\_lectures/AL/AL129/AL129\\_p57.pdf](http://www.lecture.org/revues_livres/actes_lectures/AL/AL129/AL129_p57.pdf)

<sup>33</sup> <https://blogs.mediapart.fr/edition/philosophies/article/040509/universalisme-et-occident>

## BIBLIOGRAPHIE

### Littérature générale

Viviane Albenga, *S'émanciper par la lecture, Genre, classe et usages sociaux du livre*, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Le sens social », 2017

Jerome Bruner, *...car la culture donne forme à l'esprit*, Eschl, 1991

Jerome Bruner, *Pourquoi avons-nous besoin de nous raconter des histoires*, Retz

Etienne de la Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, 1576

### Albums pour la jeunesse

*L'Abri*, Céline Claire, Qin Leng, Bayard, 2017

*L'Afrique de Zigomar*, Philippe Corentin, L'école des loisirs, 1990

*L'Arbre sans fin*, Claude Ponti, L'école des loisirs, 1992

*L'Avie d'Isée*, Claude Ponti, L'école des loisirs, 2014

*Beaucoup de beaux bébés*, David Ellwand, L'école des loisirs, 2009

*Le Canard fermier*, Martin Waddell, Helen Oxenbury, Pastel, 1999

*Le Catalogue de parents pour les enfants qui veulent en changer*, Claude Ponti, L'école des loisirs, 2008

*Chantefables, Chantefleurs*, Robert Desnos, Gründ, 2010

*Le Chien qui voulait être chat*, Philippe Corentin, L'école des loisirs, 1989

*D'ici là un genre d'utopie*, Christian Bruel, Katy Couprie, éd. Thierry Magnier, 2016

*La Diablesse et son enfant*, Mari NDiaye, L'école des loisirs, 2012

*Drôle d'œuf*, Emily Gravett, Pastel, 2008

*Fables*, Jean de La Fontaine

*Le Gentil p'tit lapin*, Michaël Escoffier, Éléonore Thuillier, Kaléidoscope, 2009

*Le Géranium sur la fenêtre vient de mourir mais toi maîtresse tu ne t'en es pas aperçue*, Albert Cullum, éd. Harlin Quist, 1998

*Le Grand méchant lapin blanc*, Michaël Escoffier, Éléonore Thuillier, Kaléidoscope, 2010

*L'Île aux lapins*, Jörg Steiner, Jörg Müller, Mijade, 1977

*Je suis tout*, Anne Letuffe, L'atelier du poisson soluble, 2016

Paulo Freire, *Pédagogie des opprimés*, La Découverte, 2001

Paulo Freire, *Pédagogie de l'autonomie*, Erès, 2013.

Françoise Garibay, Michel Séguier, *Pratiques émancipatrices, Actualités de Paulo Freire*, Syllepse, 2009/2013

*Je vais me sauver*, Marguerite Wise Brown, Clement Hurd, Mijade, 1999

*Laurent tout seul*, Anaïs Vaugelade, L'école des loisirs, 1996

*Machin Chouette*, Philippe Corentin, L'école des loisirs, 2002

*Mais qui épie la pie ?*, Martine Perrin, Saltimbanque, 2018

*La Moufle*, Diane Barbara, Frédérick Mansot, Acte Sud, 1996

*Mô Namour*, Claude Ponti, L'école des loisirs, 2011

*N'oublie pas de te laver les dents !*, Philippe Corentin, L'école des loisirs, 2009

*Okilélé*, Claude Ponti, L'école des loisirs, 1996

*Le Petit Guili*, Mario Ramos, Pastel, 2013

*Plouf !*, Philippe Corentin, L'école des loisirs, 1991

*Prendre et donner*, Lucie Félix, Les Grandes Personnes, 2014

*La Promesse de l'ogre*, Rascal, Régis Lejonc, L'école des loisirs, 2015

*La Revanche de Lili Prune*, Claude Ponti, L'école des loisirs, 2003

*Les Trois petits pourceaux*, Coline Promeprat, Joëlle Jolivet, Didier jeunesse, 2000

*Un beau livre*, Claude Boujon, L'école des loisirs, 1991

*Une soupe au caillou*, Anaïs Vaugelade, L'école des loisirs, 2000

*La Venture d'Isée*, Claude Ponti, L'école des loisirs, 2012

*Zette et Zotte*, Elsa Valentin, Fabienne Cinquin, L'atelier du poisson soluble, 2018

*Zigomar n'aime pas les légumes*, Philippe Corentin, L'école des loisirs, 1992

### Un roman, peut-être

*Moi, un lemming*, Alan Arkin, Castor poche Flammarion, 2012 (réédition)